

*Va vite, léger peigneur de comètes !*



*Vous venez de loin ?*



Marie J. Berchoud | Françoise Breton  
Maryvonne Contesse | Isabelle Guilloteau  
Valérie Maltais

## VOUS VENEZ DE LOIN ?

*Nouvelles*

*Peigneurs de comètes*

• *Illustration de couverture* :  
« *La Blanchisseuse* », Henri de Toulouse-Lautrec,  
1886 ~ Collection privée USA.

*Textes* : © Peigneurs de comètes, 2016.

• *Lecture~Correction* :

Pascale Hulot.

• *Réalisation* : Bernard J. Lherbier.

*“Lampe sourde”*

N°3



Collection dirigée par  
Annie Van de Vyver





« *Tout n'est qu'émotion.* »

Louis Scutenaire



*Vous venez de loin ?*

MARIE J. BERCHOUD

- *Vous venez de loin ?*

- *Tigre 70*

- *ABC des enfants*

- *Vie de singe*



VOUS VENEZ DE LOIN ?



JUSQU'ALORS LA VIE N'AVAIT PAS ÉTÉ TRÈS ROSE, il était né fuyard, fils de fuyards.

Bojo se souvient à peine de l'atelier de tanneur de son père, fermé au soir de ses trois ans, bougies, gâteau, volets de bois barres en travers, une voiture passe les prendre et adieu. Il se souvient davantage de la ferme, *Himmelstern* – étoile du ciel –, c'est son nom, c'était. Un mystérieux incendie l'a ravagée. Pleine nuit, encore, tous les adultes avaient disparu. Les enfants ont été mis en rang dans la forêt, puis emmenés en camion. On aurait dit un film. L'embrasement de la ferme dans la fameuse nuit, ses cahiers, ses soldats détruits, ce n'est pas vraiment vrai. Jusqu'à ce voyage incroyable en camion, un camion qui hoquète et crie, à peu près autant que les conducteurs dans la cabine. Ce n'est pas vraiment vrai, c'est un film, d'ailleurs les conducteurs ne leur parlent pas, ne les voient même pas. Ils sont transparents, invisibles, lumineux – une pellicule de film. Et maintenant, ils marchent.

*Vous venez de loin ?*

*Thalassa, thalassa, la mer, la mer !* Ils n'auraient plus l'énergie de s'exclamer ainsi longtemps, les hommes et les femmes de la longue colonne grise égaillée sur plusieurs kilomètres au long de la plaine entre deux saisons. D'ailleurs, la mer, ils ne la verraient pas. S'ils le savaient ?... On le leur avait fait croire, on leur avait dit, *La Mer* ; ils avaient rêvé alors la mer et ses ambres sous la brume, la mer et ses villes englouties. Et au-delà, l'exil, certes, mais une vie nouvelle, sur une terre à eux. À eux ! Cette promesse en valait bien une autre, ancienne. Les peuples qu'on vide comme une carafe sur la nappe de la table terre ont ça, la promesse comme un talisman. Alors, ils marchent.

Qu'ils n'eussent rien pu emporter avec eux, de personnel ou de précieux, il n'y fallait pas penser. C'était ainsi, dans la loi tout n'est pas intelligible. *Marcher, il faut marcher, droit devant, toujours droit devant* se disait Bojo dans son cœur de ses sept ans et demi. *Un bateau nous attend, il nous attend. Un bateau. Pour ailleurs. La paix, la vie.*

Ils ont rejoint d'autres marcheurs, plus âgés. Tous des hommes. Ils ont les chevilles nues dans des chaussures fatiguées, leurs vêtements sont informes, et eux aussi informes, le dos, les épaules, les

fesses, de la forme même de la douleur, la leur, inextinguible, secrète, insensée, évidente, aussi évidente que la barbe mitée sur les visages. Des adultes, c'est ça. Des adultes..., comment dire, des adultes abîmés. Abîmés par quoi, non pas abîmés, lassés plutôt, finis – fatigués quoi, fatigués. S'il est fatigué, lui ? Bah, ça ne compte pas quand on va vers la mer. D'ailleurs, il n'est pas fatigué.

Au début, il sentait ses chevilles, ses genoux, ses épaules, la plante de ses pieds, en une lourdeur accablante comme un ciel d'orage, la tête qui bourdonne, prête à éclater, et la sensation qu'il va tomber, s'écrouler, finir là comme une pauvre serpillière usée. Et puis, tout cela est passé, bien passé. Ses jambes le portent absolument, lui, son cœur, sa tête, son ventre. Désormais, il marche comme un marcheur, il n'a jamais été qu'un marcheur, il est fait pour ça, c'est sa vie, un marcheur qui va vers la mer.

Les enfants sont maintenant dispersés parmi les adultes, ils marchent dans leur ombre silencieuse, c'est comme une famille. Une famille de film. Un film de voyage, *Peter Pan*, les oies de *Nils Holgersson*, quelque chose comme ça. Qu'est-ce que c'était, le film à l'école, avec ces personnages noirs et drôles, « *Sept ans de malheur* » ? Non, non, pas ça, un autre

titre, une histoire de miroir qui se brise, une histoire où les gens se rencontrent et où tout change, comme ça, pffuit.

Finalement Bojo se dit que leur colonne à eux tous est le fleuve même de la vie, avec ses âges, ses oncles, ses grands-pères, ses... Disons : tous les fleuves vont vers la mer, toujours, c'est ça qu'il faut se dire. Des granges vont succéder aux granges, celles dans lesquelles ils dorment lorsque la nuit est tombée. Et puis, un soir, d'un coup, le foin contre son nez sentira la mer, la terre même sentira la mer, cette terre battue contre laquelle il dort parfois genoux repliés sous son pardessus du dimanche lorsque toutes les places au chaud ont été prises, tout cela sentira la mer et lui aussi, lui Bojo le marcheur de la mer.

Et puis, à un carrefour, juste sous un calvaire, les femmes les attendaient. Elles se sont jointes à eux en glissant comme des cartes à jouer dans la main d'un grand joueur expert. Jeunes, vieilles, avenantes ou affalées, elles prennent leur place en silence, par piétinements progressifs. Bojo observe que cette place est toujours juste. La petite femme ronde comme un tonneau ne peut voisiner qu'avec le



maigrelet au crâne en bataille. La grande hautaine aux joues lisses est d'évidence accompagnatrice de plusieurs enfants émerveillés. La grand-mère trouve un grand-père. Alors lui, Bojo, se voit soudain marcher aux côtés d'une jeune femme aux nattes sombres relevées sur la tête, qui porte un petit enfant. L'enfant somnole tout en soupirant d'on ne sait quel mauvais rêve. De temps en temps, la mère sort un sein de dessous son vêtement, y agrippe l'enfant, le regarde téter. Son regard alors se fait violent, traqué, furtif, dévoreur. À plusieurs reprises elle jette un œil biaisé vers Bojo, ce gosse, là, seul, et le sien à elle, sous sa poitrine exposée... Elle est grande et belle et vit une histoire, comme dans un film.

Tout en cheminant, Bojo essaie de se souvenir : quel âge a l'enfant, à quel âge on tête comme ça, comme un vrai bébé ? On lui a dit qu'il avait marché à un an, donc l'enfant a moins d'un an. Étonnant : une petite vie qui n'a pas encore connu les quatre saisons. On est en mars, l'hiver s'étale, tandis que les premières fleurs percent, tendres, colorées, griffues, obstinées. Bojo aime cette saison. L'enfant, lui, n'a pas encore connu le printemps. Son premier printemps sera la mer, étourdie de

*Vous venez de loin ?*

fleurs, la mer aussi éternelle que l'herbe. Tout d'un coup, Bojo se sent comme l'enfant, tout neuf. Sa mère, la mer... Un enfant – tout neuf.

Un ordre jeté dans leur mêlée le sort de sa rumination. *Hän...I...wo...* Quelque chose qu'il ne comprend pas, bien qu'il l'entende. Car il y a les soldats, c'est eux qui disent quand s'arrêter, eux qui leur jettent des bassines de pain dur brisé. On ne s'arrête pas quand on veut, et on mange ce qu'ils donnent, quand ils donnent. On supporte aussi le froid, froid ordinaire de l'hiver. Bojo a son pardessus de laine à martingale, il en relève le col. Et parfois, parfois y enfouit sa tête. À certains moments, il a envie de pleurer, comme ça, sans raison véritable. La mer, la mer déborde de ses yeux, la mer vient jusqu'à lui. Il n'arrivera peut-être pas à elle, peut-être pas. Elle vient doucement, elle vient de l'intérieur, sans un mot, sans un bruit, dans le doux ronronnement des vagues endormies, elle vient jusqu'à lui.

— *Assez, c'est assez ! Où allons-nous ? Je veux savoir, je, Ich, JE...*

*Vous venez de loin ?*

La voix qui s'est élevée tombe foudroyée. *Je !* Où était-il, devant eux. Oui sans doute devant. Il a vu des choses qu'eux ne voient pas, il sait, il... Non, il ne sait plus rien, il est allongé dans le fossé sur le ventre, une tache sombre au milieu de son dos. Bojo sait que c'est lui, la voix, lui le *Je*. Et les autres autour de lui aussi. Un frisson de silence parcourt l'échine de leur colonne. Un frisson sur un dos de dragon humain, ce n'est rien, ça passe, ça doit passer : la vie est plus forte que la mort. Et leur longue colonne unie marche vers son avènement. Le soir venu, la colonne se retrouve arrondie comme un gros chat sur la place d'un village. En sécurité.

La mère aux nattes sombres porte toujours son enfant ensommeillé, l'enfant tout neuf. Les hommes (comment les appeler autrement, ces sans nom ?) ventilent chaque groupe vers les granges alentour. Bojo suit la mère. Sommeil habituel dans le foin rayé de lune, Bojo s'endort très vite. Des voix le réveillent, ou peut-être est-ce un rêve. Cela fait bien longtemps qu'il ne rêve plus, pourtant son seul rêve est vivante présence, la mer vers laquelle il marche et qui, parfois, déborde dans ses yeux. Des

*Vous venez de loin ?*

voix, des soupirs, des plaintes, et quoi, quoi ? Un grand bruit, quoi ?

Un petit jour aigrelet filtre à travers les planches disjointes de la porte. Personne ne bouge, silencieux, endormis – on les dirait morts. Mais quoi ?

La mère.

La mère est demi-nue, à genoux devant un homme (comment les appeler autrement, ces donneurs d'ordres et de pain ?), elle enserre ses jambes bottées en sanglotant. L'enfant est couché à terre. D'un coup, Bojo se redresse, oui, l'enfant est bleu de sang. Le bruit, le bruit, c'était ça, comme le *Ich, je*. Son rêve, le bruit, l'enfant, l'enfant tel un soleil aveuglant. Explosé, l'enfant neuf. Le grand fusil, ça sert donc à. Comme les bottes servent à rejeter la mère vers la terre battue où dort, s'écoule et s'époumone l'enfant neuf. Alors les autres, les autres couchés autour de lui, Bojo ? Endormis, morts. Bojo comprend d'un coup, ils miment le sommeil pour se protéger. Sans savoir qu'ils miment la mort – leur mort. Et lui, Bojo. Aussi. Alors il se redresse, va vers la mère.

Elle est allongée sur le corps éclaté de son enfant, échouée, étoile de mer sur une plage inconnue. Bojo la regarde, s'agenouille, regarde

encore. Il touche son épaule nue, d'abord du bout des doigts, puis en caresse, et pour finir cogne de petits toc-toc comme à une porte close. Rien. Elle est plus que morte, la mère. Anéantie. Bojo se met à tirer sur ses nattes, tirer, tirer. Fort, fort, fort. *Maman !*

Alors elle se relève, la mère, avec sa poitrine de mère désormais ensanglantée, elle le regarde à son tour. *Maman !* Tout son visage de mère se convulse, se concentre, se resserre et se gonfle simultanément. *Maman*, murmure encore Bojo de plus en plus bas. Un énorme crachat lui saute au visage. *Maman.*

Bojo sait alors qu'il va mourir. Quand, il ne sait pas, où, il ne sait pas non plus. La mer, ou non, pas la mer. Seul et tous. Absolument. Le grand homme abattu dans le fossé est leur chef religieux. Le chef de religion, ah oui – et s'il avait dit *Nous* au lieu de *Je* ? S'il n'avait pas fait le bœuf avec ses cornes défiant le chef des soldats ? Peut-être qu'il fallait ? Bojo tourne ces choses dans sa tête, les remâche et renferme comme tous les fragments précieux de l'existence, l'amour, l'autorité, la force et le charisme, bien qu'il n'ait pas les mots.

*Vous venez de loin ?*

Une nuit, les soldats qui les gardent désertent ; et dans la journée arrivent d'autres troupes, des libérateurs, dit-on, des tentes se montent, des tables, des cris, des rires et des ordres, toute une ville de vie.

Il y aura encore beaucoup de jours, Bojo a même vu le château et la rivière de K. où sont, pardon, où étaient des cousins, ce n'est pas la route de la mer. Il a apprivoisé la mère, maman, jour après jour, geste après geste, unique présence, au fil du temps, le dernier temps. Parce que. Les mères, ça ne meurt pas, jamais.

Si.

Dans un autre pays, lointain, que Bojo rejoindra finalement après mille aventures, il y a Margot. Sa maman est morte sous ses yeux, une nuit, des hommes l'ont emportée, elle a passé la porte avec eux autour dans la pluie. Papa se tordait les mains, il s'est baissé, l'a prise dans ses bras, longtemps, elle ne pleurait pas, lui, peut-être, en hoquets longs. Maman n'a plus jamais été là. Pourquoi, comment ? On ne sait pas, on ne sait rien. Rupture d'anévrisme, la cérémonie d'église, la terre, la pierre, les

*Vous venez de loin ?*

gens qui parlent et pleurent.... Margot, trois ans, habite un village de deux cents âmes, sa maison est juste en face de l'église, un peu moins grande et haute qu'elle, mais quand même grosse. La maison voisine est celle du curé. Une maison de deux étages, ceinte d'un mur de pierre et d'un jardin à fraises, framboises et mirabelles, entretenu par les voisins. Le curé, lui, se fait trop vieux pour jardiner. Il le dit parfois, en portant la main à ses reins, souriant pour s'excuser d'être si vieux et si là. Vieux oui, quatre-vingts six ans. De loin, Margot le voit, elle court. *C'est comme si je l'aimais*, se dit-elle en courant, *comme si j'étais son petit chat qui vient le voir*. Elle, elle habite un village où les cloches sonnent n'importe quand. Il suffit de vouloir. Un village avec un papa et pas de maman. Un village de sucre et de souffrance.

*Frère Jacques, frère Jacques, dormez-vous, dormez-vous ? Sonnez les mâtines !* chantait-elle, à réveiller les morts endormis, gaie comme chez Mickey, l'index levé à l'adresse du curé, là où on a emporté maman. *On y va ?* dit-elle en se dirigeant vers la porte. L'église, c'est quoi, Dieu, le Tout, le manque, l'absence et le silence. Et ce cri dans sa gorge dont elle ignore même l'existence, cette poignée de larmes serrées

dans son poing comme les dragées, ou les cailloux du petit poucet. Une fois passée la lourde porte de bois, vite, à gauche la petite porte fermée à clé. Le curé prend la clé à sa ceinture, ouvre lentement parce qu'il voit mal. Elle s'engouffre dans le local aux cloches. Ici, c'est un bouton, un simple bouton, comme la télé. Pour qu'elle puisse le presser, le curé la porte. *Allez !* fait-elle à son adresse. Déjà elle tend son buste, ses mains vers le bouton. Et aussi son index pointu. Ce qu'elle regarde au miroir de la pénombre ? Sa voix, amplifiée, déformée, géante. Le cri d'une enfant dépossédée. Le cri du deuil et du manque. Le cri du cœur et de la bile, celui des cauchemars, la nuit, qu'elle vomit puis oublie. Elle tire sa langue, se retient de respirer et appuie, appuie sur le bouton, relâche un peu, appuie encore jusqu'à ce que son index blanchisse, bleuisse, se torde, s'effondre. Qu'il soit la demie, ou moins le quart, ou n'importe quelle autre heure, la cloche résonne dans tout le village. Elle résonne tout le temps des forces de Margot pour appuyer sur le bouton, sonner la cloche. Ah – la réveiller ! Elle, l'absente présence.



*Vous venez de loin ?*

Quant à Bojo ? Lui, se faisait traiter de chien, frapper, moquer. Un camp, puis un autre. Un bus, un autre, squat, hôtel, école, des écoles. Bojo est passé un jour devant l'église près de chez Margot, il était en bus de nuit lors d'un voyage de classe. Il raconte aujourd'hui qu'il s'est réveillé pile sur la place de l'église où le conducteur stationnait pour sa pause, et qu'il a regardé l'église, le mur, la maison en face et la cure, tout ça, inconnu mais avec un air de déjà-vu.

L'année de ses vingt ans, Margot rencontre à Paris un ingénieur prénommé Bojo, quel nom bizarre, il vient du nord du sud, un type brillant et attentif, avec des yeux étoilés et graves, qui porte au front l'étoile selon laquelle il a toujours marché ; c'est une rencontre foudroyante, car Margot, elle, porte au visage, invisible, le voile de tristesse élémentaire de ceux et celles à qui la mère a été arrachée, alors tout simplement, dans la rue parmi la foule des Halles devant un spectacle de jongleurs, ils se reconnaissent.

— Vous venez de loin ?

— Comme vous. D'une étoile.

*Vous venez de loin ?*

Sourires et silence. Les jongleurs disent le reste. Leurs quilles multicolores dansent, se reprennent en main, s'échangent, elles frôlent à chaque instant la chute, mais non. Ton cœur qui vibre et saute, ton cœur est dedans, n'est-ce pas ? Oh, soudain le plus petit des jongleurs esquisse un pas de danse, pas de joie, mais glisse, tombe et, le genou à terre continue sa jonglerie, et c'est comme une rayure dans le spectacle multicolore, l'inattendu qui nous guette et qu'on ajuste à notre tempo. Le cœur de Margot a fait un saut dans sa poitrine avant de s'étrangler au sol, Bojo le sent, son cœur a vibré de même. Il passe son bras sur les épaules de Margot.

Noël tiède, millénaire neuf, caressé de soleil tremblant. Margot est sur sa balançoire, elle se souvient sans le savoir du temps où elle chantonait enfant sur le même bois lavé d'eaux célestes : *Moi, ma maman est morte, moi ma maman est morte-eu...* De l'autre côté du mur, le curé essuyait une vieille larme, demeurant un instant sur son seuil à contempler la petite fille, et puis, tout doucement, rentrait. Cette petite fille sans mère, si dure, si seule... Le curé s'était agenouillé sur les dalles de la cuisine malgré son arthrose de la hanche.

*Vous venez de loin ?*

Aujourd'hui sa maison est vide. Mais pas celle d'en face.

Posée sur sa balançoire d'enfant, éternelle quoique grandie, Margot berce. Oui, elle a été petite Margot-maman prise par la mort en une nuit, couchée sur le brancard, oui elle est passée devant elle Margot pieds nus en pyjama, avec des adultes qui disent... rien qu'on puisse comprendre. Elle est mère à présent. *Maman aurait quel âge aujourd'hui ?* Margot maman compte, et berce. À ses côtés, Bojo sourit entre des larmes retenues d'homme. Compter, marcher, ça le connaît.

*Juste se rappeler, pense-t-il, la vie est un voyage où grand malheur sait cheminer avec apothéose du bonheur. Non, t'es pas tout seul, perdu, vaincu, orphelin, même quand c'est ordonné, dit, écrit.*

— On ira un jour voir ton pays ?

— Il n'existe plus, tu sais. Il est là, avec moi.

*Chacun de nous vient du rêve de la mer.* Ces derniers mots, il se les retient. Pas briser la bulle du bonheur.



TIGRE 70



S AÏGON 1999 – pardon, Hô-Chi-Minh-City.

Derrière la cathédrale de briques rouges s'étire un parc où dort un bassin croupi. Là, des gamins pieds nus, poche de plastique clair à la ceinture, viennent pêcher du menu fretin sous les nénuphars, poissons transparents, têtards ébahis, larves et limaçons ; je les contemple des heures et le temps passe, est passé entre ciel, rires et eau. Cette eau ancienne en rond s'électrise des foules d'enfants, c'est une larme satellite tombée de la lune sur les duretés de la guerre, en renvoi d'orage quotidien pour mémoire. Larme devenue presse-papier transparent, objet touristique vendu dix dongs au coin des rues, l'hiver l'été il y neige dès qu'on le retourne, répétez l'opération si besoin.

À cet endroit il y avait autrefois un jardin zoologique niché dans le parc de verdure. La guerre l'a mis à mal, surtout depuis 1964, attaques et agressions jusqu'en ville – alors les bêtes, imagi-

*Vous venez de loin ?*

nez... En 1970, malgré l'échec de l'offensive du Têt<sup>1</sup> des combattants vietcong, personne n'y allait plus : peur de tomber sur des planques de combattants du nord, ou pire, se retrouver face au miroir des dommages cachés de cette guerre ; autant laisser faire la vie, l'oubli, une larme suffit, énorme larme lunaire devenue et demeurée bassin rond bien après le 30 avril 1975. Quant au jardin lui-même et son zoo ? Les plantes y ont proliféré dans le désordre et les animaux sont morts l'un après l'autre.

Lorsqu'il y est entré pour la première fois, c'était l'été 70, une mission en temps de mousson. Il a marché pensif par les allées désertes envahies de profusions mouillées, ah ! tous les zoos sont ignobles, et celui-ci d'une violence particulière, cages embarrassées de carcasses, serrures fracassées, portes tordues mais présentes, survivantes mécaniques à d'innocentes bêtes crevées.

Toutes, sauf une. Il ne le sait pas encore, il s'avance au long de ces avenues à barreaux rongés, craquelés, mouillés – désolation, non, concentration de vie. Alentour, les végétaux croulent d'eaux mêlées en soudains déversoirs, attention à ce qui tremble, pleure, enrage en lui. Odeurs de mangrove

et limon, avec dessus flottante la rouille des cages. Dans le désordre des plantes exubérées, oh c'est moins pire qu'Hiroshima, mais plus sournois, le mal ordinaire à l'œuvre en petit format. Il y pose ses mains fiévreuses, son front plat et demeure, yeux vagues entre cils battants, s'emplit de cette vie désolée mais exacte. Sans bouger, ni geste ni mouvement même intérieur. Un signal l'éveille, bruit sec, fragrance ailée de brise ou souffle végétal ondulant – combien de temps a passé, une minute un siècle ? Ouvrant les yeux, il appartient à ce monde mammifère et végétal, il est neuf.

Alors vient à sa rencontre un vieux tigre, rincé de mille et une pluies, maigre à mourir mais vivant, “ la peau plissée comme une vieille chaussette ”, racontera-t-il plus tard. Le tigre, un grand tigre royal, est squelettique. La bête détachée stoppe à un mètre de lui, zone libre image et regard non découpé, tigre vrai, oui, mais sa peau délavée par les intempéries, la faim, la solitude, pend de partout, le cou, le long du poitrail, même sur les pattes. C'est un habit de lumière devenu harde, un pelage trop grand pour lui, usé, grotesque, un déguisement de Godot le clochard pour un roi nu et pire que nu – découronné. Au coin des yeux, le tigre porte un

*Vous venez de loin ?*

caillot d'infection. Larmes anciennes, pluies saumâtres, blessure... À un mètre l'un de l'autre, jeune et vieux tigres se considèrent. Le Vietnam est leur pays d'enfance, pays des livres pour l'un tiré à quatre épingles, paradis perdu pour l'autre en habit velours râpé plissé. Vieux tigre le sait de superbe ignorance habitée depuis longtemps, et jeune tigre de savoir livre et sensations enfant.

Jeune tigre se sent tout à la fois vieux et révolté, tigre un et tigre deux, père et enfant. Dans sa poitrine, une fureur contenue : ici c'était, non, c'est le pays du rêve et de la plénitude ronde, où les mots parlent en chantant et bercent sans faillir, où la nourriture et la douceur, comme la manne, tombent du sein du ciel, divines. Las, ces temps-ci seule la pluie vous arrive du ciel à pleines brassées anonymes et plus rien n'est vivant de vrai, tous fantômes, le moins pire est le tigre, sa persistance d'une vie à vivre. Second scandale, qui prend jeune tigre au ventre. Il s'agit d'un autre, il s'agit de lui.

Vieux tigre au cœur de verre fracassé béquille doucement de droite et de gauche histoire d'apprécier l'autre en face de biais. Sa souplesse et sa puissance se lisent encore dans les déchirures de sa démarche. *Toi aussi tu étais / tu seras...* pourrait-il



avancer. Mais non. Ou alors jeune tigre ne l'entend pas. Il regarde vieux tigre à se le décomposer. Secret désir de meurtre sous la compassion, et l'inverse aussi, compassion sous le désir de tuer. Si l'autre est mon miroir, pourquoi si minable ? Chercher au fond de son œil vitreux ce reste d'agressive fierté qui éclaterait comme une grenade ouverte, arme et fruit tout à la fois, en désir fou de mourir pour retrouver le paradis – rien, l'œil est opaque, comme calciné.

Regarder ne suffit pas toujours pour comprendre, jeune tigre. Dans les branches au-dessus de la cage, des mots épars, relais pour la douleur décolorée de vieux tigre, des mots se balancent comme des singes en service commandé : *jamais plus, revanche, tuer, blesser, gagner, aimer, être aimé*. En savoir le sens ? Au mieux l'approcher à pas d'Indien avec au poing faucon et fleur carnivore, en silence... c'est une histoire de tigres entre eux. Jeune tigre jure solennel d'apporter chaque jour dix kilos de viande fraîche à vieux tigre, il le lui jure à voix haute et bien en face. En français, puis en anglais, on ne sait jamais. Le regard de l'un est égal à celui de l'autre en hauteur et en intensité. L'un est l'autre. Jusqu'à quand ?

— Hé, dix kilos, c'est trop peu pour un grand tigre Shere Khan. C'est mieux que rien. *Symbolique*. Et puis, l'animal royal doit avoir désappris à se remplir l'estomac de viande. Il apporte aussi cette tendre nourriture à lui-même, tigrillon tombé du sein de jadis. Il faut bien se résoudre un jour à être à soi-même son propre parent, son pourvoyeur, et plus seulement un raide survivant tout en élans et costumes de scène. C'est maintenant, ça laboure le cœur, ça fait saigner. Et curieusement ça soulage. Comme après une tempête – de la nature, la peau, les tripes, les sens. Il faut faire suppurer au sang la plaie infectée si on veut la nettoyer à fond. Pleure, tigre, pleure tes larmes de chair sanglante ! À ta façon.

Jeune tigre s'est mis à parler à vieux tigre, parler pour exister, faire exister, continuer la vie, se regarder être. Il viendra lui parler chaque matin de cérémonie d'offrande carnée durant son séjour vietnamien. Il parle comme on pourrait pleurer, sans la honte, et comme il pleuvra, en dévidant le fil opaque de ses souvenirs. Il parle pour tous et pour chacun, donc j'en sais quelque chose. Malgré lui, parfois – on ne se refait pas – il lâche un aphorisme bien pesé, ou une généralité philosophique, sur

*Vous venez de loin ?*

laquelle vieux tigre appliqué à avaler s'assoit mentalement, avec la patience des frôle-la-mort usés de vie.

Car il va mourir, vieux tigre. On sent ces choses-là, c'est l'ordre vital : on meurt quand le témoin a été passé, la transmission assurée. En lui, le jeune, nul désir de consolation ni câlin respect – Non ! Jour après jour, il lui raconte sa vie de gloire passée, avant la capture, avant la faim, avant l'usure. Les antilopes fraîches... les lièvres effarés... la viande qu'on dépèce à grands traits, comme on boit le sang de la vie qui vient et comme on aime. Les courses sans fin à travers la forêt humide où joue la lumière. L'épuisement bienheureux sous les palétuviers. La descente solaire vers le Pacifique, une proie qui palpite entre les crocs. Et on recommence parce que c'est la vie qui veut ça. D'ailleurs, jeune tigre sait de quoi il parle : sous ses airs sages, il est pareil à ceux de sa race. C'est pourquoi il a parlé, parle et parle au rendez-vous quotidien de viande rouge et de paroles crues.

Oui, bien sûr, direz-vous, ce sont ses livres de géographie, d'exploration et d'aventure qui lui reviennent en gorge et sous les crocs, eux qui se déploient pour composer à son insu l'histoire

*Vous venez de loin ?*

fabuleuse de Tigre 70, celui qui a connu la jeunesse en gloire, la capture, l'épouvante de la faim, la guérilla et les cachettes, les repas de fortune, qui va devenir le survivant des atrocités, toutes, et un modèle de résistance plus qu'humain. Un livre ? Non, un présent. Jeune tigre chante donc la gloire de vieux tigre en lui racontant ses exploits passés, il lui explique ce qui est arrivé, et qu'ailleurs, d'autres tigres ont pris la relève – de vrais tigres, il préfère le vrai à la métaphore ridicule (qui se désigne comme tigre n'est souvent qu'un dindonneau).

Tout est bien. On va le dire. Entre eux sont bien présentes aussi les odeurs, terre et sang mêlés, odeur de fauve ; et, hélas, l'eau de toilette de jeune tigre, demain il arrête. Vieux tigre n'apprécie guère ce brouillage des senteurs, il y a de quoi en perdre son latin tigré, l'instinct ! Mais à présent... Allez, encore une fois passe, et repasse royal dans ton rêve d'animal éclatant, laisse-toi écouter jeune tigre mal parfumé ! Jeune tigre raconte aussi sa vie, qui est, à l'envers, toute semblable à celle de son fauve alter ego : d'abord l'emprisonnement et la mort, ensuite la libération à la force des jarrets. Vieux tigre, tel un père sentant venir sa fin, voudrait peut-

*Vous venez de loin ?*

être bien dire des choses à jeune tigre, en langage intergénérique. Il parle bien, jeune tigre mal parfumé, trop bien. Ce n'est pas tous les jours qu'on aborde l'essentiel avec un père de race – silence donc ! Le dire ? oui ; mais c'est toujours trop tard. Un matin, vieux tigre ne vient pas à sa rencontre, c'est fini, la cage cachette est devenue caveau. Orphelin.

Zoom arrière sur le premier cercle, l'intime, Tigre 70 et son filial visiteur, les rencontres matinales, le cru de la vie, la viande. Que dire en effet des efforts du jeune en ce matin funeste pour contourner la cage, franchir les végétaux épais, mouillés, splendides et carnassiers, parvenir à toucher vieux tigre, caresser le pelage mité, y trouver l'éclat des chevrotines, le sang, le poil mité qui poisse frais sinon qu'un tireur fou est passé par là plus tôt que lui ce matin d'août.

Au dehors, été 1970, dans un deuxième cercle d'eau lustrale autour de la génération des tigres, sur les avenues saïgonnaises et dans les jardins, mille et un bougainvilliers ploient sous les couleurs et les senteurs. Il y a aussi des micocouliers. Sur les trottoirs et à côté, la foule bruyante grouille, joyeuse et

*Vous venez de loin ?*

sans mémoire. La mémoire a été déléguée au vieux tigre oublié puis aux enfants autour du bassin croupi, c'est celle de tous, même jeune tigre né à dix mille kilomètres d'ici, asiatic par ses rêves d'enfant – avec cet air parfois de sage oriental hors d'âge. Derrière la cathédrale rouge élancée debout au milieu des passants, dans le zoo oublié, un jeune tigre brillant continue de converser à vie avec un vieux tigre philosophe et déchiré dans le silence peuplé d'âmes de ceux qui ont trop vécu et trop durement.

Dans un troisième cercle, 1975, les bodoi<sup>2</sup> encerclant Saïgon approchent inexorables à travers les rizières. C'est une question de jours, il y aura l'entrée dans le zoo, ils s'avanceront vers les cages ouvertes délaissées. Là, un type exalté visera au cœur comme il a déjà visé en rêve vieux tigre ou son double qui justement venait tranquille à sa rencontre. Mais la messe est dite, faire confiance à la race des tigres, le passage du témoin a bien eu lieu. Entre les deux tigres, le vieux et le jeune, les deux univers, hommes et bêtes, croisés de hasard dans la folie de la guerre.

Bientôt cinq heures, en cet été 70. Il va falloir te

*Vous venez de loin ?*

trouver un abri, tigre en jeunesse, si tu ne veux pas te faire tremper le poil sous la grande lessive mousson, tu détestes ça. Les larmes du monde avec les tiennes que tu pourrais y enfouir à l'œil, très peu pour toi, d'accord. Mais maintenant, sauras-tu être digne de vieux tigre 70, sans te laisser prendre au piège de son image abîmée, as-tu entendu sa leçon ? Jusqu'à la mort, simplicité. Tu y es. Avec les larmes, électrons de la mémoire, faiseuses d'étoiles et de bassins où grouille la vie uni ou pluricellulaire cousine des enfants en liberté.

Il n'y a pas de miroir autre ; et surtout pas les caméras. Tu ne veux pas te souvenir, rien. Le ciel plombé couvre la scène, passée, présente, future, d'un manteau irréel à force de transparence. Au-delà, dans un ultime cercle, au sud, à l'ouest, le fleuve Mékong tour à tour charrieur d'arbres morts, rougi de sang, gluant de limons, le fleuve Mékong persévère dans son être en eau et roule, tangué, paresse en apparence ou appareil de tous ses bras vers l'océan. Comme chaque jour, la pluie va se remettre à tomber, claquant sur les trottoirs, les cours, les étals dans le bruit des pas piétinant la hâte. Travelling arrière, toutes. Vue d'avion. Arrachement. Adieu, adieu, le tigre. Adieu à ta vie

## *Vous venez de loin ?*

enfuie dans une gerbe de plomb et bonjour à la présence. Eau-rideau, de pleurs, de pluie, de fleuve et de mer, sur la boule de verre soufflé, pleine comme une larme des tréfonds, aussi vaste que les yeux du souvenir, où dort le tigre en majesté.

Et vous, les voyageurs d'aujourd'hui, quand vous posez vos pieds juste sortis d'un avion endormeur mais sans bombe dans ce pays à la mémoire volée envolée, ayez une pensée pour le tigre survivant du zoo de Saïgon en 70, que la faim avait rendu triste et quasi-humain, apprivoisé sans voisin ni maître, et qu'une rencontre de hasard a permis de découvrir, faire vivre encore avec en gueule le goût de la viande fraîche et dans les yeux la flamme verte de la vie qui continue, puis un jour accepte de s'éteindre, car la vie est ainsi, s'éteindre, mais pas avant d'avoir été découvert, dans l'échange de regards et de dons qu'est toute existence digne.

Voyageurs, dont je suis aussi, les Vietnamiens vous appellent des *Français ballots* (ou *Anglais, Allemands, Néerlandais... ballots*), parce que vous débarquez avec votre *ballot*, vieux mot français pour dire sac-à-dos, et encore plus vieil adjectif pour désigner un ahuri même pas Huron. Regardez,



## *Vous venez de loin ?*

regardez bien, partagez puis ayez un mot ou deux pour dire sur les blogs, carnets, lettres et histoires combien la ville a changé, combien de murs d'habitations ont été abattus, disparue la bonzesse du *Body Tree* avec ses installations ingénieuses, sa cuisine, exilés tous les grands-pères avec leur bol de soupe sur le trottoir à l'aube, il faut le dire, c'est la mémoire d'un peuple saccagé.

Les boules de verre se vendent encore, elles sont l'image du bassin dans le parc abandonné où des pêcheurs enfants s'exercent à vivre, et le souvenir répliqué d'une larme géante versée sur la guerre ; il y neige à la demande, faites le geste. Touristique ou pas, l'objet, on s'en fiche.

---

<sup>1</sup> L'offensive du Têt est une campagne militaire menée en 1968 conjointement par le Front national de libération du Sud Viêt Nam (Viet Cong) et l'Armée populaire vietnamienne et dont l'objectif était le soulèvement de la population sud-vietnamienne contre la République du Viêt Nam.

<sup>2</sup> Bo doi [Bộ đội] : soldat des unités régulières du Viet Minh, et par extension de l'Armée populaire vietnamienne.

\* Ce texte a initialement été publié dans le numéro 7~juin 2013~de la revue d'expression littéraire Népenthès.